

Université de Namur
Académie universitaire Louvain
École doctorale en histoire, art et archéologie
Faculté de Philosophie et lettres
Département de langues et littératures classiques

Ὁ Φωκικὸς πόλεμος

Aux sources de la troisième guerre sacrée



Thèse présentée par François-Dominique DELTENRE
sous la direction du Professeur Patrick Marchetti (Université de Namur)
en vue de l'obtention du grade de docteur en Histoire, art et archéologie.

Année académique 2012-2013

« Méditerranéen je suis devenu, méditerranéen je reste, hanté par un ciel et une mer qui parlent seuls à mon imagination, croyant, peut-être naïvement, qu'ici seulement le coeur se délivre, l'esprit divague. [...] Ce que je sais de l'Italie, ce que je sais de la Grèce c'est en tout cas qu'elles n'ont jamais déçu l'instinct qui se portait vers elles, qu'elles gardent une intarissable puissance de séduction pour l'achèvement du goût et offrent l'occasion d'une méditation interminable sur soi-même. »

Michel Déon, *Pages grecques*, p. 72.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier M. le Professeur Patrick Marchetti qui m'a guidé, au propre comme au figuré, sur les routes de Phocide. Sans lui, ce doctorat n'aurait pu voir le jour.

Je tiens également à adresser mes plus vifs remerciements à l'École française d'Athènes pour m'avoir octroyé une bourse doctorale et permis de séjourner à deux reprises dans ses murs.

Merci à Cécile Arnould, Anne-Marie Doyen, Charles Doyen, Christophe Flament, Emmanuel Collin, Ariane Couvreur pour leur relecture attentive de ces pages.

Merci également aux amis de toujours, qui m'ont soutenu et souvent supporté : les « louviérois » (François Bayot, Pierre Corsini, François Dassonville, Antoni Severino, Pierre Brixhe), les « namurois » (François-Xavier Jordens, Nicolas Evrard, Nicolas Louis, Nicolas Brunel, Adrien Duchesne, Sophie Marlet, Émilie Jusniaux, Audrey Bontemps) et les « italiens » (Giuseppe Zaccagnino, Federico Franceschi, Annalisa Pizzuro).

Desidero ringraziare il Professore Marco Cavalieri e sua moglie Agnese, per la loro amicizia e per il lavoro svolto insieme sullo scavo di Aiano-Torraccia di Chiusi. Colgo l'occasione per ringraziare anche tutti colleghi e amici dello scavo con i quali ho condiviso le gioie e le fatiche dell'archeologia in terra italica.

Merci aussi à tous les amis belges rencontrés à Rome lors de mon séjour à l'Academia Belgica.

Enfin, *last but not least*, merci à ma famille : mes parents, ma sœur, mes grands-parents et ma marraine. Je leur dois tout et aucun remerciement ne suffit à exprimer ma gratitude à leur égard.

INTRODUCTION

Après la bataille de Mantinée en 362, la Grèce était plongée dans la plus grande confusion. Aucune des puissances traditionnelles n'était parvenue à imposer son hégémonie et les différentes paix communes de la première moitié du IV^e siècle avaient échoué à établir des rapports stables et pacifiques entre les États. La mort d'Épaminondas sur le champ de bataille avait privé Thèbes d'un stratège de génie tandis qu'Athènes était aux prises avec la révolte de plusieurs de ses alliés de la seconde confédération maritime. C'est dans ce contexte troublé qu'éclata la troisième guerre sacrée, déclenchée par l'occupation phocidienne de Delphes.

Delphes abritait un oracle d'Apollon ainsi qu'un antique sanctuaire panhellénique dont la gestion et la préservation de l'indépendance étaient confiées à une Amphictionie composée de douze peuples. Le sanctuaire était enclavé au milieu des territoires des Locriens Ozoles à l'ouest et des Phocidiens au nord et à l'est. Ces derniers furent condamnés par l'Amphictionie, dont ils étaient eux-mêmes membres, officiellement pour avoir mis en culture des parcelles de la terre consacrée au dieu. Ce petit peuple se voyait contraint de payer une lourde amende, totalement disproportionnée par rapport à ses capacités économiques et à la faute commise.

Il n'en fallut pas plus pour réveiller les vieilles revendications des Phocidiens qui aspiraient depuis toujours au contrôle du sanctuaire. Ils s'en emparèrent sous la conduite du stratège Philomèlos. Tous les Grecs choisirent alors leur camp : les Athéniens et les Spartiates soutinrent les Phocidiens tandis que les Locriens Ozoles, les Thébains, les Thessaliens et d'autres peuples encore entrèrent en guerre contre eux. Un long conflit de dix années s'ensuivit : puisant dans les offrandes du sanctuaire, les Phocidiens levèrent une imposante armée de mercenaires capables de tenir tête aux forces de leurs adversaires. Après avoir repoussé l'attaque des Locriens de l'Ouest, les Phocidiens furent défaits par l'armée béotienne à Néon où Philomèlos trouva la mort. Cette bataille ne mit pourtant pas fin au conflit. Onomarchos succéda à Philomèlos à la tête des Phocidiens et reprit son projet. Il soumit d'abord les Locriens épichnémidiens qui contrôlaient les Thermopyles. Ensuite, il se porta en Béotie. Entretemps, les Thessaliens avaient sombré dans la guerre civile. Les tyrans de Phères s'allièrent à Onomarchos, tandis que leurs ennemis firent appel à Philippe, roi de Macédoine. Celui-ci fut défait à deux reprises par Onomarchos, à la tête d'une des plus importantes armées de mercenaires jamais vues sur le sol grec. Malgré ce revers, le roi ne s'avoua pas vaincu et réussit à défaire son ennemi dans la plaine du Crocus. Contrôlant désormais

la Thessalie, Philippe s'avança vers les Thermopyles pour envahir la Phocide, mais un contingent Athénien l'avait précédé et bloquait le passage. Le roi n'insista pas et repartit consolider ses possessions au nord. Phayllos, le frère d'Onomarchos, continua le combat, essentiellement à la frontière béotienne. Lorsqu'il mourut de maladie, son neveu, Phalaikos, résista encore quelque temps aux attaques de ses ennemis. Il fut bientôt renversé et remplacé par un triumvirat de stratèges qui firent de nouveau appel aux Athéniens et aussi aux Spartiates pour protéger les Thermopyles, alors qu'il devenait de plus en plus évident que Philippe avait l'intention de se porter au sud et de conclure la guerre sacrée à son avantage. Mais Phalaikos, toujours à la tête de ses mercenaires, n'entendait pas perdre l'initiative : il se fixa aux Thermopyles et renvoya les troupes athéniennes et spartiates. La détermination des alliés des Phocidiens s'amenuisait aussi rapidement que s'épuisait l'or de Delphes et en 346, les Athéniens, las de la guerre, signèrent avec le roi de Macédoine une paix séparée (« la paix de Philocrate »). Les Phocidiens étaient abandonnés à leur sort. Phalaikos négocia sa reddition avant de prendre la route du Péloponnèse et de l'exil à la tête de ses hommes. Le Macédonien conclut ainsi la guerre sacrée. Les Phocidiens furent châtiés, condamnés à rembourser les trésors prélevés dans le sanctuaire pour un montant de dix mille talents. Ils furent exclus de l'Amphictionie et leurs voix dans l'organisation furent attribuées à Philippe. L'équilibre des puissances avait changé et le roi pouvait désormais prétendre à l'hégémonie sur l'ensemble de la Grèce continentale.

À la lecture de ce résumé, on pourrait croire que l'histoire de la troisième guerre sacrée est déjà écrite alors qu'il n'en est rien : cette reconstruction n'est en fait, en grande partie, qu'une paraphrase du récit qui nous est livré par Diodore de Sicile. Cette univocité, toujours présente dans les synthèses modernes, masque le fait que de nombreux historiens (citons parmi les plus illustres Éphore de Cumes, Douris de Samos, Théopompe de Chios, Callisthène d'Olynthe) écrivirent l'histoire de ce long conflit, considéré dès l'Antiquité comme un moment décisif de l'histoire grecque et habilement instrumentalisé par la propagande macédonienne pour servir les ambitions de Philippe. Le terme même de « guerre sacrée » a ainsi été forgé très tôt. Les orateurs, Eschine et Démosthène, le désignaient sous le nom de « guerre phocidienne » (Φωκικὸς πόλεμος)¹ tandis que la première attestation du nom de « guerre sacrée » (ἱερὸς πόλεμος), à propos du conflit de 356, se trouve chez Aristote². Les historiens antiques plus tardifs parleront eux aussi de « guerre sacrée », replaçant cette guerre dans la continuité de deux autres, elles aussi

¹ La première attestation de ce nom se trouve chez Démosthène, *Seconde olynthienne*, 7.

² Aristote, *Politique* V 4.7.

liées au contrôle du sanctuaire de Delphes, dont seule la seconde nous est connue grâce à un nombre très réduit de témoignages³. La coexistence même de ces deux dénominations⁴ durant l'Antiquité suffit à démontrer qu'il existait deux « lectures » distinctes d'un conflit bien plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord.

L'historiographie moderne a repris le nom de « guerre sacrée » et les études sur le sujet ont été marquées par le poids disproportionné du livre XVI de la *Bibliothèque historique* au sein des sources disponibles pour cette période. L'historien sicilien est en effet le seul à nous avoir livré un récit continu et relativement détaillé des événements, et il le fait en présentant le conflit, dès son introduction, comme une étape cruciale de la carrière du roi de Macédoine⁵. Tout le problème de la troisième guerre sacrée réside dans cette dépendance à une source pratiquement unique et à la perspective qu'elle nous impose. La plupart des historiens modernes ont suivi Diodore en faisant surtout de ce conflit une étape de l'ascension politique et militaire de Philippe II. Ils ont, la plupart du temps, adopté la vision téléologique de l'histoire proposée par l'écrivain sicilien et ont contribué à reproduire une conception des protagonistes, des enjeux, des causes et des conséquences de la guerre, qui n'était au fond que celle du récit de Diodore. En plus de suivre cette lecture partielle et partielle des événements, ils ont très souvent fait l'impasse sur les déficiences de leur source principale, ce qui est hautement paradoxal dans la mesure où la *Quellenforschung*, particulièrement en vogue au XIX^e siècle, s'échinait dans le même temps à décortiquer le texte du Sicilien pour en extraire les fragments de ses prédécesseurs.

Le problème de la guerre sacrée est fondamentalement un problème de sources. Trop souvent, les historiens se sont contentés de proposer une reconstruction linéaire des faits, calquée sur le récit diodoréen, en reléguant en annexe le nécessaire travail de critique et de déconstruction qui constitue le préalable indispensable à toute véritable recherche historique. Cette attitude a eu pour conséquence qu'aujourd'hui tout paraît avoir été dit et qu'une étude sur ce sujet peut sembler superflue au regard des nombreuses synthèses disponibles sur la période. Mais si les grands ouvrages sur le IV^e siècle sont nombreux, les études de détail – ainsi que les monographies sur la question⁶ – demeurent en petit nombre ou n'abordent le conflit que de manière périphérique⁷. Le récent regain d'intérêt pour Philippe II de Macédoine, longtemps éclipsé par

³ Notamment celui de Thucydide (I 112.5).

⁴ Sur le nom de « guerre sacrée », voir POWNALL 1998.

⁵ Diodore XVI 1.

⁶ La dernière monographie en date est due à J. Buckler (BUCKLER 1989).

⁷ Nous pensons ici en particulier aux synthèses récentes sur l'Amphictionie pyléo-delphique : LEFÈVRE 1998 et SANCHEZ 2001.

son fils, a donné lieu ces dernières années à la publication de nombreuses biographies⁸ qui n'ont fait qu'accentuer le caractère marginal de la guerre, reléguée à un rôle de simple épisode dans l'épopée du souverain.

Pour renouveler l'étude de la « guerre phocidienne », il faut donc partir d'une perspective radicalement différente. Plutôt que de présenter une synthèse commentée des événements, qui risque fort de ne constituer qu'une énième paraphrase de Diodore, il est indispensable d'adopter une approche analytique qui identifie et mette l'accent sur les questions non résolues, voire ignorées jusqu'ici, en étudiant chacune des sources séparément, afin d'en évaluer la logique interne, la cohérence et la fiabilité pour identifier pas à pas les problèmes posés. Il s'agit donc de revenir à un véritable travail de critique historique.

La première étape consistera en une déconstruction méthodique du principal récit de la guerre au livre XVI de la *Bibliothèque historique*, puisque c'est de là que naissent toutes les difficultés et toutes les anomalies qui polluent non seulement notre connaissance de ces événements, mais également celle de toute l'histoire grecque dans la seconde moitié du IV^e siècle. Nous procéderons donc à une analyse qui aura comme point de départ les grandes caractéristiques de la *Bibliothèque*. Après un bref rappel de quelques données élémentaires sur l'œuvre et son auteur, nous tenterons de faire le point sur deux éléments qui conditionnent intrinsèquement la composition de l'œuvre et l'agencement de l'information : la nature compilatoire de la *Bibliothèque historique* et le projet diodoréen d'une histoire universelle, deux facteurs qui complexifient largement l'écriture linéaire de l'histoire. Nous ne négligerons pas non plus de prendre en compte la finalité moralisante du travail de Diodore, qui pèse largement sur ses choix d'écrivains.

L'étude de ces grandes caractéristiques nous permettra ensuite d'envisager le cas particulier du livre XVI, orienté selon une thématique principale, la carrière de Philippe de Macédoine, un autre élément à faire coïncider avec la compilation historique et la perspective universelle recherchée par Diodore. Nous tenterons de comprendre si le Sicilien a cherché à appliquer au livre XVI un principe de symétrie bien défini, ou si au contraire ce sont d'autres facteurs qui en conditionnent la composition. Ces éléments éclaireront l'apparition de doublons narratifs à l'intérieur du livre XVI dont nous pourrons constater qu'ils sont intimement liés à la nature même de la *Bibliothèque historique* et à la technique de composition appliquée par Diodore au livre XVI.

⁸ Parmi les plus récentes, citons WORTHINGTON 2008 et CORVISIER 2002.

Ces étapes successives nous amèneront naturellement à l'étude des problèmes particuliers du récit de la guerre sacrée. Nous verrons comment le récit est orienté par la perspective philippique du livre XVI, comment il est parsemé de résumés et d'imprécisions mais aussi de contradictions. Nous en viendrons à la question du doublon narratif du début de la guerre sacrée, afin de tenter de lui donner une réponse définitive et ainsi d'en finir définitivement avec un problème qui perturbe l'ensemble des études sur le conflit depuis le XIX^e siècle. La persistance de cette difficulté est largement responsable du caractère fluctuant des chronologies proposées jusqu'à ce jour. Nous en viendrons donc tout naturellement à l'étude de la chronologie diodoréenne en essayant de comprendre le « système » adopté par l'historien pour construire le cadre temporel de son récit. Nous en déconstruirons la logique pour mieux en comprendre le fonctionnement et pouvoir ainsi comparer la chronologie diodoréenne aux autres repères dont nous disposons.

Dans un second temps, nous analyserons les trois autres catégories de sources disponibles, en distinguant l'apport spécifique de chacune d'elles : les sources historiographiques alternatives, les discours des orateurs et les inscriptions.

Les textes de Justin et de Pausanias, les seuls contrepoints à Diodore qui nous soient parvenus, ont rarement fait l'objet d'une analyse distincte. Le huitième livre du résumé des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée ne bénéficie à l'heure actuelle d'aucun commentaire historique approfondi et le dixième livre de la *Périègèse* de Pausanias, à ce jour non traduit en français, n'a été exploité jusqu'ici que pour sa description du sanctuaire de Delphes. Ces deux auteurs n'ont guère été vus que comme des scholies du récit diodoréen. Nous leur appliquerons donc une véritable critique interne pour en évaluer la fiabilité, en mesurant pas à pas la crédibilité de chacune des informations qu'ils nous fournissent. Le texte du *Périégète* fera l'objet d'un développement en deux temps. Le premier sera consacré au récit proprement dit de la guerre, tandis que le second analysera les références au conflit présentes sous formes de brèves allusions éparpillées ailleurs dans le livre X, mais également dans les autres livres de la *Périègese*.

Les discours des orateurs occupent une place à part puisqu'ils constituent les seules sources littéraires contemporaines de la guerre. Les discours de Démosthène antérieurs à 346 contiennent peu d'allusions à la guerre. Les historiens modernes ont souvent tiré argument de ce silence pour étayer leurs chronologies et leurs interprétations en se fondant sur ce que l'orateur *aurait dû dire*. Notre perspective sera radicalement différente puisque, d'une part, nous chercherons d'abord à comprendre les raisons d'un tel silence avant de procéder à une analyse des quelques allusions éparpillées dans le corpus démosthénien. Les plaidoyers du procès sur l'ambassade de 346 se

distinguent des discours d'avant la paix de Philocrate puisqu'ils abordent plus longuement les circonstances de la conclusion de la guerre phocidienne. Ils ont été longuement commentés et examinés, mais l'attention des historiens s'est focalisée sur les questions de politique interne à Athènes, en particulier sur l'opposition entre Démosthène et Eschine et sur l'éventuelle culpabilité de ce dernier. La tentation était grande de s'intéresser prioritairement à ces questions puisque Diodore n'en dit mot et que les Modernes ont toujours eu une propension à aborder de manière athénocentrique l'ensemble de l'histoire de la période. Nous prendrons, nous, le parti de nous concentrer sur la reconstruction des événements directement liés à la guerre, en nous intéressant en particulier à la chronologie.

Les textes épigraphiques ont été relativement peu exploités. Il est vrai qu'ils ne sont pas nombreux, mais ils offrent un éclairage décisif. Ici encore, les études ont oscillé entre une utilisation *ad minima* et une dangereuse surinterprétation. Quelques inscriptions de provenances variées permettent de préciser certains contextes, Les comptes de Delphes offrent quant à eux des clés de compréhension de la guerre dans sa totalité ainsi que des points de repères chronologiques sûrs, pour peu qu'on leur applique une solide critique interne : nous reprendrons l'ensemble de ces documents pour la période concernée afin de mettre à l'épreuve la fiabilité des systèmes proposés jusqu'ici.

Dans une troisième partie, nous présenterons enfin une première série de reconstructions. Celles-ci n'auront pas pour objectif de reconstruire une synthèse sur le conflit, encore prématurée à ce stade, mais de dégager un ensemble de pistes destinées à alimenter des recherches futures. L'étude des causes et des conséquences du conflit nous permettra de prendre toute la mesure des enjeux de la guerre et du rôle de chacun des protagonistes.

Nous proposerons ensuite une nouvelle chronologie qui mettra à profit aussi bien notre analyse de la construction du récit diodoréen que l'apport des inscriptions de Delphes pour constater à quel point elles peuvent converger. Cette nouvelle chronologie, plus respectueuse de la logique interne de chacune des sources, aboutit à mettre en place des fondations solides sur lesquelles on pourra construire une synthèse nouvelle sur la guerre sacrée, dégagée des incertitudes persistantes en ce domaine.